



La persistance du temps, Salvador, 1931 Dali

L'existence et le temps

Y a-t-il un privilège du présent?

Assigné au présent, le "je" auquel nous nous identifions est enchaîné à soi.

Comment comprendre la liberté humaine ?

Lévinas fait chanceler les évidences : le présent nous rive à notre identité ; l'avenir n'ouvre pas le temps comme libération.

C'est vers une antériorité radicale qu'il faut chercher.

Commencer

« Comment et pourquoi le commencement constitue-t-il un problème ?

C'est qu'il désigne ce par quoi nous sommes amenés à exister : dans le *il y a* de l'être intervient l'existant. Commencer c'est exister, pour autant que "dans le fait d'exister, en dehors de toute pensée, de toute affectivité, de toute activité dirigée sur les choses et les personnes, qui constituent la conduite de la vie, s'accomplit un événement non pareil et préalable de participation à l'existence, un événement de naissance » (*De l'existence à l'existant*, éditions Vrin, Bibliothèque des Textes Philosophiques, 1998, p. 26).

Le problème est de comprendre ce que veut dire une telle "dualité de l'existence et de l'existant", pour le dire autrement, que l'existant est "conquête de l'être" (p. 27). Pour "saisir cet événement de naissance", Lévinas examine deux "phénomènes antérieurs à la réflexion" (p. 30), deux "formes concrètes de l'adhérence de l'existant à l'existence où s'esquisse déjà leur séparation" (p. 28) : la fatigue et la paresse. Cette dernière est "essentiellement liée au commencement de l'acte : se déranger, se lever. [...] La paresse se rapporte au commencement comme si l'existence n'y accédait pas d'emblée, mais la prévivait dans une inhibition. [...] La paresse est une impossibilité de commencer ou, si l'on préfère, elle est l'accomplissement du commencement" (p. 33-34).

Commencer c'est agir. Lévinas recourt à une comparaison : "nous sommes comme dans un voyage où il faut toujours s'occuper de ses bagages, de ceux qui restent ou de ceux qui attendent. [...] Le commencement de l'acte est déjà une appartenance et un souci à quoi il appartient et de ce qui lui appartient" (p. 36).

Par la paresse, en effet, nous pouvons alors comprendre que "commencer pour de bon, c'est commencer en se possédant inaliénablement. [...] C'est s'embarquer et couper les amarres. Dès lors il faut courir l'aventure jusqu'au bout. Interrompre ce qui a été vraiment commencé est une manière de le terminer sur un échec et non pas abolir le commencement. [...] C'est dire que l'acte est l'inscription même dans l'être. Et la paresse en tant que recul devant l'acte est une hésitation devant l'existence, une paresse d'exister" (p. 36-37).

Plus encore, la paresse est "fatigue de l'avenir. Le commencement ne la sollicite pas comme une occasion de renaître, comme un instant frais et joyeux, comme un moment neuf ; elle l'a déjà accompli avant la lettre comme un présent de fatigue. Elle annonce peut-être qu'à un sujet seul, l'avenir, un instant vierge, est impossible" (p. 39-40).

Liberté et responsabilité

"Le présent est assujéti à l'être. Il lui est asservi. Le moi retourne fatalement à soi : -il peut s'oublier dans le sommeil, mais il y aura un réveil. Dans la tension et la fatigue du

commencement perle la sueur froide de l'irrémissibilité de l'existence. L'être assumé est une charge. Par là ce qu'on appelle le tragique d'être est saisi dans son origine même. Il n'est pas simplement la traduction de malheurs et des déceptions qui nous attendent et qui nous arrivent au cours de notre existence parce qu'elle est finie. Il est, au contraire, l'infini de l'existence qui se consomme dans l'instant, la fatalité dans laquelle se fige sa liberté comme dans un paysage hivernal où les êtres transis demeurent captifs d'eux-mêmes. Le temps, loin de constituer le tragique, pourra peut-être le délivrer. [...]

[Le présent] ne se réfère qu'à soi ; mais la préférence qui aurait dû l'éblouir de liberté l'emprisonne dans une identification. Le présent, libre à l'égard du passé, mais captif de lui-même, respire la gravité de l'être où il s'engage. Gravité au sein du présent, malgré sa rupture avec le passé. La fatalité qui écrase le présent ne lui pèse pas comme une hérédité, ne s'impose pas à lui parce qu'il naquit sans choisir de naissance. Le présent est commencement pur. Mais dans son contact d'initiation, une instantanée maturité l'envahit ; à son jeu il se pique et est pris. Il se pèse. Il est être et non point rêve, non point jeu. L'instant est comme un essoufflement, un halètement, un effort d'être. La liberté du présent trouve une limite dans la responsabilité dont elle est la condition. Seul l'être libre est responsable, c'est-à-dire déjà non libre. Seul l'être susceptible de commencement dans le présent s'encombre de lui-même [...](*op. cit.*, p. 134-135).

L'enchaînement à soi

"Le retour du présent lui-même est l'affirmation du *je* déjà rivé à soi, déjà doublé d'un *soi*. Le tragique ne vient pas d'une lutte entre liberté et destin, mais du virement de la liberté en destin, de la responsabilité. Le présent -événement de l'origine- se mue en être. De là l'équivoque essentielle du "je" : il *est*, mais reste inassimilable à un objet. Il n'est ni une chose, ni un centre spirituel dont rayonnent les faits de conscience, s'offrant à a conscience d'un "je" nouveau qui l'appréhenderait dans un nouveau recul. [...]

Le présent et le "je" sont le mouvement de la référence à soi qui constitue l'identité La liberté du présent n'est pas légère comme la grâce, mais une pesanteur ou une responsabilité. Elle s'articule dans un enchaînement positif à soi : le moi est irrémisiblement soi. [...]

L'enchaînement à soi c'est l'impossibilité de se défaire de soi-même. Non seulement enchaînement à un caractère, à des instincts, mais une association silencieuse avec soi-même où une dualité est perceptible. Etre moi ce n'est pas seulement être pour soi, c'est aussi être avec soi. [...] Tout en étant liberté et commencement, il [le sujet] est porteur d'un destin qui domine déjà cette liberté même" (*op. cit.*, p. 136, p. 150-151)

La liberté véritable : un passé d'avant le passé

Lévinas trouve la solution du problème dans l'intersubjectivité : en ce sens, l'événement de naissance, "antérieur [au] placement" des existants dans le "réel", qui "concerne la signification du fait même que dans l'être il y a des étants" (*ibid.*, p. 174).

Une antériorité comparable au texte de Genèse Rabba, chapitre 1 : "*Au commencement, Dieu créa* : six choses ont devancé la création du monde; certaines ont été créées et d'autres ont été pensées : la Thora et le trône céleste ont été créés. La Thora, car il est marqué « *l'Eternel me créa au début de son action* »; le trône céleste, car il est dit « *Dès l'origine, Ton trône est ferme* ». Les patriarches, Israël, le Temple et le nom du Messie ont été pensés. Les patriarches selon le verset « *J'avais trouvé Israël délicieux comme du raisin dans le désert* »; Israël « *Souviens toi de Ta communauté que Tu acquis jadis* »; le Temple, « *C'est un trône glorieux, sublime de toute éternité* » et le nom du Messie, « *Que son nom vive éternellement* ». Rav Ahava fils de Rabbi Zeira dit : il faut inclure le repentir, comme il est dit « *avant que les montagnes fussent nées* ».

Source : Levinas, *De l'existence à l'existant*, éditions Vrin, Bibliothèque des Textes Philosophiques, 1998.